

piers, n'a pu empêcher la victoire de cet élément irrité. L'Europe a été le théâtre de ses exploits ; plusieurs campagnes ont été ravagées par son passage ; la forêt de Fontainebleau a vu disparaître plusieurs âcres de ses arbres séculaires, témoins de tant de bienfaits, de tant de gloire ; mais aussi de tant d'intrigues et de crimes.....

Constantinople a été témoin d'un des plus grands désastres qui ait jamais eu lieu, et son quartier le plus riche s'est affaissé sous le souffle brûlant de ce rapide fléau.

Le Canada s'est ému au récit de tant de malheurs, la religion a fait entendre la grande voix du devoir et a commandé la charité ; la patrie a fait vibrer la puissante voix du cœur et a demandé l'aumône ; les mères ont aperçu dans ces champs dévastés, des enfants déguenillés, et elles ont versé une larme et une obole ; la jeune fille a entendu un cri de détresse et elle a sacrifié une petite jouissance ; nos couvents ont envoyé leur denier. Partout les âmes sont compatissantes et quand leur tour viendra, au jour des calamités, Dieu le leur rendra. C'est le temps des examens, pourquoi nos institutions qui font de si belles représentations ne s'en servent-elles pas pour convertir un amusement en un but charitable ?

Cependant l'horizon n'a pas toujours été chargé ; les jours d'espérance ont lui à travers ses désastres ; la Fête-Dieu s'est fêtée dans toutes nos paroisses catholiques ; c'est la démonstration d'un peuple qui croit, et je ne connais rien de plus majestueux que de voir défiler, au milieu d'une population de diverses croyances, une nation qui prie hautement, et assez pénétrée de l'excellence de ses principes religieux pour pouvoir les traduire en plein air.

La Saint Jean-Baptiste, cette fête nationale qui émeut les cœurs canadiens, a aussi été chômée par tous ; cette fête, devenue religieuse, renferme à elle seule une preuve de notre nationalité. On se plaint qu'elle n'a pas eu cette année la splendeur des années passées. On ne doit pas, je pense, en conclure qu'il y a parmi les canadiens un affaiblissement du sentiment national. Ceci tient à bien des circonstances, la principale cause est, disons le, l'esprit d'exclusion que possède une certaine coterie qui ne trouve rien de bon de ce qui n'est pas fait par elle, et qui s'attribue de plus tout ce que les autres font. Il y a des gens parmi nous qui ne disent pas : "périsse la Patrie plutôt qu'un prince," mais "périsse la Patrie plutôt que sauvée par autre que par nous."

Grâce au courage de nos braves miliciens qui n'étaient pas tous pourtant au lieu du combat, les Fénians ont été repoussés sur toute la ligne. Ces hordes sont allées se consoler de leur défaite avec nos voisins qui n'auront pas de motif à les narguer, et si les Yankees